



LIVRES

ANTOINE ROBITAILLE

Québec — Québec solidaire n'a au fond rien inventé avec ses «co-porte-parole». Wolfe et Montcalm, ces deux généraux, se sont combattus, se sont, par leur armée interposée, entretenus. Pourtant, depuis 1850, on ne cesse de les rapprocher. Voire de les fusionner.

Nulle surprise donc qu'en 2009, sur l'affiche controversée de la «Commission des champs de bataille nationaux», les descendants de Wolfe et de Montcalm, déguisés en ancêtres, se serrent la main... et soient sacrés les co-porte-parole de la «programmation» du festival 1759-2009, 250^e anniversaire de la fameuse bataille. Le cinéaste Jacques Godbout, dans *Le Sort de l'Amérique*, un an après le second référendum, avait déjà immortalisé sur pellicule cette grande réconciliation.

C'est là une vieille idée, inscrite dans nos monuments, notre urbanisme. Dites-moi, comment accédez-vous aux plaines d'Abraham à partir de la rue... De Bougainville? Par l'avenue Wolfe-Montcalm.

Et au parlement, au-dessus de notre énigmatique «Je me souviens» gravé dans la pierre, quelles statues se dressent côte à côte? Celles de Wolfe et de Montcalm, bien entendu. Dans l'édifice Pamphile-Le May, siège de la bibliothèque du parlement, deux portes ornées de belles armoiries se font face: la Montcalm et la Wolfe.

À côté du Château Frontenac, dans le parc des Gouverneurs, un obélisque dédié aux duettistes de notre mémoire contemple le Saint-Laurent. Le monument? Wolfe-Montcalm. «Les inscriptions sont latines

pour ne pas que le commun des mortels comprenne», note l'historien Patrice Groulx, de l'Université Laval.

Montréal n'est pas en reste. En cette métropole où les Alouettes, gentilles Alouettes, ont jadis été des Concordes — qui jouaient pas loin de l'université Concordia — vous aviez remarqué? Eh oui, la rue Wolfe voisine la rue Montcalm!

Une légion de livres

Autant la bataille des Plaines a clairement scellé le sort de la Nouvelle-France, autant, dans les mémoires, elle a jeté les germes d'un malaise permanent.

Sorte de malaise qui rend toutefois un événement histo-

«On ne demanderait pas aux Français

de célébrer l'entrée des Allemands à

Paris pendant la dernière guerre»

— Jean-Noël Rouleau

rique intéressant. C'est ce qui explique qu'une légion de livres se soient confrontés à travers le temps, prétendant dire «la vérité» sur cet affrontement déterminant.

L'un des derniers en date est celui de l'historien du Musée canadien de la guerre, Peter MacLeod, qui s'intitule justement *La Vérité sur la bataille des plaines d'Abraham. Les huit minutes de tirs d'artillerie qui ont façonné un continent* (Editions de l'Homme). À ses dires, si cette fameuse bataille a été évoquée de «mille manières», «on ne l'a jamais racontée avec exactitude». M. MacLeod reconstitue l'événement minute par minute grâce à la correspondance et aux journaux intimes d'acteurs de l'événement. Dans l'Hexagone, un autre

historien militaire, Gérard Saint-Martin, publiait fin 2007 *Les Plaines d'Abraham, l'adieu à la Nouvelle-France?* (Economica). «Lorsque la mer se retire, elle laisse des repères sur la plage. Il en est de réconfortants. Ceux laissés par la douloureuse marée des Ides de septembre 1759 peuvent se résumer en deux mots: honneurs et survivance», écrit-il avant de citer Yves Duteuil: «Une bulle de France au nord d'un continent.»

Bégaiement

Les malaises, toutefois, font bégayer l'histoire. Celle de la commémoration de 1759 obéit à une logique prédéterminée. On a presque envie de citer

Louis Hémond: «Rien ne change au pays du Québec.»

D'un côté, il y a ce que certains ont nommé péjorativement le «bon ententisme». Il veut honorer son «devoir de mémoire» envers la Nouvelle-France, mais il ne veut choquer personne.

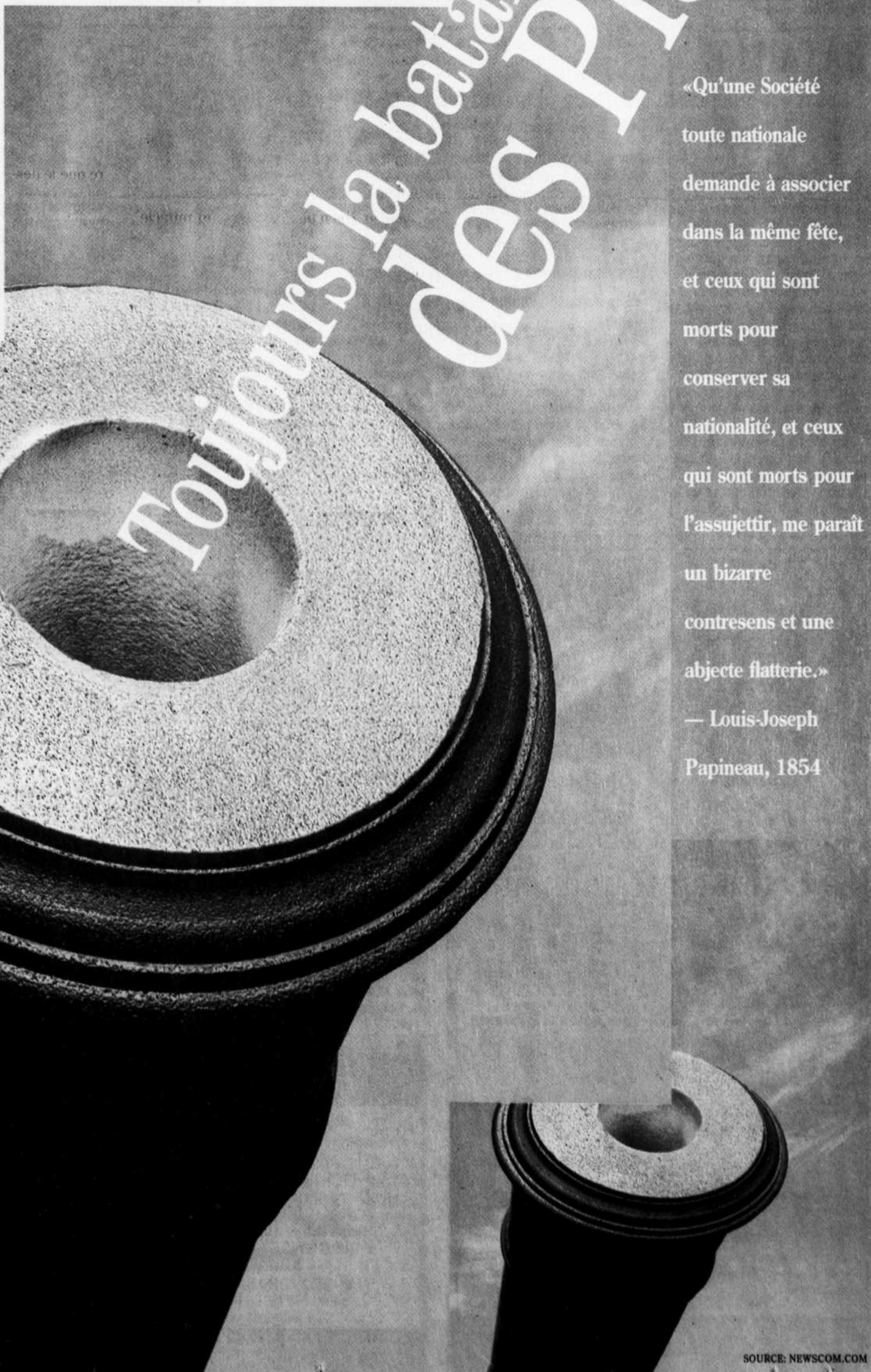
Alors il finit par fusionner Wolfe et Montcalm, se disant qu'au fond, le Bas-Canada et plus tard le Québec incarnent ce qu'on appela à la fin du XIX^e siècle «l'Entente cordiale» entre les civilisations française et britannique. Dès le XIX^e siècle, celui des premiers balbutiements de «l'ère de la commémoration», selon l'expression de l'historien Pierre Nora, les mêmes logiques qu'on voit à l'œuvre aujourd'hui apparaissent.

L'histoire du parc des Braves, prolongement du parc des Plaines, en est révélatrice, comme l'a bien montré Patrice Groulx dans un texte fort, publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* en 2001: «La commémoration de la bataille de Sainte-Foy. Du discours de la loyauté à la "fusion des races".»

En 1852, la découverte d'ossements de soldats sans doute français près des ruines du moulin de Dumont donne l'idée à quelques membres de l'élite francophone de Québec, dont nul autre que l'historien François-Xavier Garneau, d'organiser une translation des restes solennelle et de procé-

der à l'érection d'un monument. Le 100^e anniversaire de la bataille des Plaines approche. Or, en avril 1760, c'est la France, Lévis plus précisément, qui remporte la bataille de Sainte-Foy. Cela n'empêcha pas la Conquête, la chute de Montréal, mais elle apparaissait alors comme un baroud d'honneur à souligner. La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec se charge du projet. Mais rapidement, entre autres parce qu'une ambiguïté persistait quant à la nationalité des restes de soldats trouvés, on décida d'honorer tous les braves, les soldats qui s'étaient battus des deux côtés.

VOIR PAGE F 2: BATAILLE

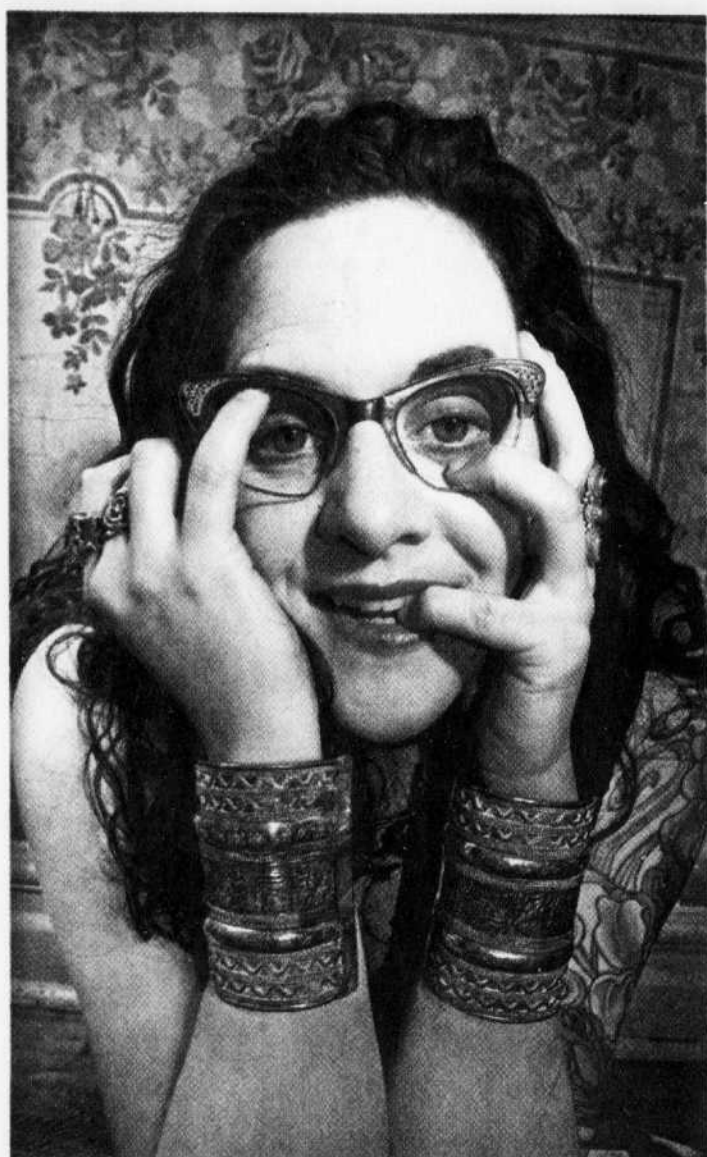


«Qu'une Société toute nationale demande à associer dans la même fête, et ceux qui sont morts pour conserver sa nationalité, et ceux qui sont morts pour l'assujettir, me paraît un bizarre contresens et une abjecte flatterie.»
— Louis-Joseph Papineau, 1854

LIVRES

Festival Voix d'Amérique

Avant l'art était Dada



ROLLINE LAPORTE

Nathalie Claude agira comme maîtresse de cérémonie du Cabaret Dada surréaliste, qui revient à l'affiche cette année au Festival Voix d'Amérique.

CAROLINE MONTPETIT

En roumain, cela signifie cheval de bois ou nourrice. En français, c'est une marotte. «Dada ne signifie rien», écrit pourtant Tristan Tzara, l'un des fondateurs du mouvement dadaïste, dans ses *Sept manifestes Dada*, publiés en 1924, soit environ huit ans après l'avènement du mouvement dadaïste et deux ans après la démission de Tzara à sa tête.

«Dada n'est rien d'autre que: opposition, refus, négation», dit pour sa part *Le Siècle rebelle, dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, signé Emmanuel de Waresquiel, sous l'entrée «Dada». Refus de tout, donc, même de l'art. «L'art s'endort pour la naissance d'un monde nouveau», écrit encore Tzara, pour qui l'art n'est pas sérieux.

«Quand faudra-t-il arrêter de démolir? Peut-on en même temps détruire et reconstruire? Ces questions traversèrent l'histoire de Dada et les réponses apportées précipitèrent sa fin. Le nihilisme absolu était à la longue une position intenante, mais Dada ne pouvait abandonner toute négativité sans se renier. Aussi valait-il mieux qu'il se sabordât», écrivent pour leur part Henri Béhar et Michel Carassou au sujet du célèbre mouvement dans leur essai *Dada, histoire d'une subversion*.

Pourtant, Dada persiste et signe, semble-t-il. À preuve, le Cabaret Dada surréaliste, qui

revient à l'affiche cette année au Festival Voix d'Amérique, avec Nathalie Claude comme maîtresse de cérémonie. Au programme, certains noms connus, ceux de Nathalie Derome et de François Gourd, par exemple. Mais aussi une foule d'autres: Toxic trottoir, qui fait du théâtre de rue, l'Orchestre d'hommes-orchestres, le groupe de poésie moderne, Azina et Chiwawa, Geneviève et Mathier, Marie Brassars, Kobol, Frank Martel, etc.

«Ce spectacle appelle à une grande liberté, une grande folie, quelque chose de non linéaire, dans la non-narrativité», dit Nathalie Claude, qui a d'ailleurs présenté un numéro au Cabaret Dada du Festival Voix d'Amérique de l'an dernier. Pour elle, le Cabaret Dada est d'abord et avant tout ludique, ce qui n'empêche pas les participants de lui donner des couleurs politiques.

Tout à fait anarchiste

Parlant de couleurs, Tzara a aussi eu ces mots pour définir son mouvement: «DADA reste dans le cadre européen des faiblesses, c'est tout de même de la merde, mais nous voulons dorénavant chier en couleurs diverses pour orner le jardin zoologique de l'art de tous les drapeaux des consulats.»

«C'était tout à fait anarchiste», dit Nathalie Claude, ajoutant que chacun des artistes invités au cabaret adapte l'esprit Dada à sa convenance. Pour le cabaret, ajoute-t-elle,

le mouvement Dada est une belle source d'inspiration, parce qu'il joue avec la langue, mais aussi avec les concepts et les images.

C'est l'occasion de brasser les choses, de remettre en question le langage ou les images. Il peut s'agir d'associer des éléments qui ordinairement ne vont pas ensemble, dans un tableau ou dans une phrase, on peut donner des sentiments à un couteau, par exemple, explique-t-elle. On le sait, au mouvement Dada a succédé le mouvement surréaliste, avec André Breton à sa tête, même si plusieurs renieront les liens entre les deux modes d'expression, précisément parce que Dada se veut le contraire d'une école, d'une structure.

«On ne dit pas assez qu'il n'y a aucun style, aucune esthétique Dada, qu'on ne peut reconnaître une œuvre Dada, écrite ou autre: elle ne serait ni moins abstraite ou figurative, automatique ou programmée, chaude (expressionniste) ou froide (conceptuelle, voyez Duchamp), lit-on encore dans *Le Siècle rebelle*. Aussi, de toutes les avant-gardes auxquelles l'attitude Dada a eu affaire, c'est sans doute le surréalisme qui en est le plus éloigné. Le surréalisme ne vient pas après Dada pour le continuer et le transformer, il vient contre lui, pour l'effacer et le désamorcer, pour l'empêcher de nuire.»

Le Cabaret Dada surréalis-

te, lui, se promet de tordre la réalité pour la mettre en morceaux, poursuit Nathalie Claude, qui y remettra en question son propre rôle de maîtresse de cérémonie. «Je vais essayer de remettre en question ce rôle, de le faire exploser», dit-elle. Elle pense par exemple à écabouiller le rôle de la maîtresse de cérémonie entre le micro et le plancher, et faire dériver le tout vers Dada, destination finale et absurde.

Se définissant d'abord et avant tout comme une femme de théâtre, Nathalie Claude a été vue sur scène récemment avec le Salon automate, qu'elle a conçu et mis en scène, où elle interrogeait le rapport de l'homme avec la machine. Elle dit amener sur scène «des trucs qui lui ressemblent», c'est-à-dire un mélange de poétique et de burlesque, «avec quelque chose de pathétique et d'extrêmement physique».

Les artistes qui défileront dans son Cabaret Dada surréaliste sont, pour leur part, très différents les uns des autres. Mais ils se retrouveront inévitablement dans cette épopée dadaïste collective qui promet tout au moins d'être un «délire de liberté».

Le Devoir

CABARET DADA SURRÉALISTE

Vendredi 8 février à 20h30 à la Sala Rossa
Pour renseignements:
www.fva.com

BATAILLE

La paix est-elle possible entre le « bon-ententisme » et la « francité » ?

SUITE DE LA PAGE F 1

«Le monument que nous proposons d'élever devrait [...] être érigé», déclare le ministre Étienne-Paschal Taché [père de l'architecte du parlement] non dans un esprit mesquin, étroit, égoïste, mais dans des vues larges et généreuses, à la mémoire des braves des deux armées qui ont consommé le 28 avril 1760, envers leur patrie respective, le plus grand de tous les sacrifices.» En somme, le monument des Braves, au bout de la célèbre rue du même nom, ne désigne ni les vainqueurs ni les vaincus.

On invite Louis-Joseph Papineau à participer au dévoilement du monument, en 1854. Il décline l'invitation et s'explique dans une lettre. Patrice Groulx

— dont les liens de parenté avec l'abbé du même nom sont fort lointains — raconte qu'aux yeux du patriote, la célébration n'était justifiée que si on honorait les restes «de ceux des

Le monument des Braves, au bout de la célèbre rue du même nom, ne désigne ni les vainqueurs ni les vaincus

braves qui tombèrent, victimes de leur dévouement à la plus sainte des causes, de ceux de ces héroïques défenseurs de la patrie, Français et Canadiens qui luttèrent si glorieusement contre l'invasion étrangère».

Il a aussi cette phrase, non sans résonance avec la contro-

verse d'aujourd'hui: «Qu'une Société toute nationale demande à associer dans la même fête, et ceux qui sont morts pour conserver sa nationalité, et ceux qui sont morts pour l'assujettir

[sic], me paraît un bizarre [sic] contresens et une abjecte flatterie. Un pays indépendant peut donner l'Apothéose à des Citoyens méritants [sic]. La Déification est de peu de prix dans une colonie, où tour à tour la violence et la vénalité ont laissé au gouvernement une influence exagérée et pernicieuse.»

Une logique similaire a été à l'œuvre lors du débat autour des célébrations du 300^e anniversaire de Québec, en 1908, rappelle l'historien Henry V. Nelles, auteur de *L'Histoire spectacle* (Boréal, 2003). Au départ, on envisageait de ne reconstituer, sur les Plaines, que la bataille qui opposa Wolfe à Montcalm. Devant le tollé, l'organisation des fêtes du tricentenaire décida de reconstituer aussi celle de Sainte-Foy. C'est aussi d'ailleurs ce qu'on prévoit en 2009.

Le fondateur du *Devoir*, Henri Bourassa, avait à l'époque accusé le gouverneur général Earl Grey de vouloir «transformer la célébration de la naissance de Québec et du Canada français en grand rappel historique de la Conquête».

Quelque 50 ans plus tard, en 1959, l'anniversaire de la bataille des Plaines souleva encore la controverse. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal dénonça les fêtes organisées et fait savoir qu'elle n'y participera pas. À la télévision



DEATH OF GENERAL WOLFE.

COLLECTION J.-F. NADEAU

La Mort du général Wolfe, gravure du XIX^e siècle

de Radio-Canada, l'émission *Camera 59* y consacre un segment de 10 minutes, que l'on peut voir dans la section des archives du site Web de Radio-Canada. Un historien militaire, lui-même de l'armée, Jean-Noël Rouleau, y dénonce l'idée de faire une fête: «On ne demanderait pas aux Français de célébrer l'entrée des Allemands à Paris pendant la dernière guerre. C'est un peu la même chose dans le cas de la bataille des

plaines d'Abraham. Il s'agit pour la société canadienne d'une bataille qui marque leur défaite totale, qui marque leur conquête.»

L'autre versant

La tradition du bon-ententisme, qui a marqué 1854, 1908 et en partie 1959, n'est pas seule. Une autre, qu'on pourrait qualifier de «francité», lui répond. Résultat: il y a une concurrence des commémorations, une lutte pour «l'occupation de l'espace public». Ainsi, à Québec, à côté de l'hôtel Concorde (ça ne s'invente pas!) il y a le cours du Général-De Montcalm, lequel général, cette fois, n'est pas accompagné de son garde du corps habituel, le général Wolfe. Tout près de la statue de Montcalm surplombée par l'ange de la Renommée qui le couronne de lauriers, un autre général, de Gaulle, regarde vers les Plaines. Non loin, pour compléter le trio, Jeanne d'Arc, curieusement un don anonyme d'un riche couple d'Américains fasciné par le caractère français de Québec.

Le dernier geste en date de la «francité» remonte à 2001.

Quelques jours après le 11-Septembre, 242 ans exactement après la célèbre bataille, la Commission de la capitale nationale (pas à Ottawa, à Québec) a organisé une translation solennelle du crâne de Montcalm de la chapelle des Ursulines au cimetière de l'Hôpital général, où les soldats français morts reposent depuis 1759. «Dans le défilé, des figurants personnifiaient des militaires français et anglais», raconte une dépêche, relevant un peu le bon-ententisme.

Le premier ministre Bernard Landry préside la cérémonie, qui se fait en présence de descendants de Montcalm: «Et nous, les vivants, qui rappelons le souvenir de cette guerre d'un autre siècle, que nous reste-t-il à faire dans notre propre siècle, après avoir rempli ce devoir de mémoire? Particulièrement en ces semaines troublées que vit le monde, il nous reste à exprimer plus que jamais notre inextinguible soif de paix.»

La paix est-elle possible entre le «bon-ententisme» et la «francité»?

Le Devoir

Donald Alarie

David et les autres

Photo: Louise Gour

Donald Alarie

David et les autres

roman, 120 p., 20 \$

Romanichels

La critique est unanime.

«[...] on se délectera de la chronique douce-amère des jours qui passent, de petits bonheurs en drames sans échos, de joies infimes en deuils profonds. Rien de plus, rien de moins. Et tout est là.»
Stanley Péan, *Le Libraire*

«Un roman touchant par sa vérité, sa qualité et sa justesse.»
Yvon Paré, *Le Quotidien du Saguenay-Lac-Saint-Jean*

«À lire pour essayer de sortir grand des impasses que la vie, à nos dépens, se plaît à dresser devant nous et aussi pour saluer un véritable écrivain.»
Dominique Blondeau, *Ma page littéraire*

«Je me suis laissée bercer par les mots, le rythme, les phrases simples, courtes, vraies.»
Marie-Josée Martel, *Le Livre Show*

«Dans une suite de tableaux impressionnistes finement ciselés, Alarie jette un regard lucide sur les drames ordinaires de la vie.»
Louis Cornellier, *L'action.com*

«Dans une langue simple, allant droit au cœur, le petit roman de Donald Alarie en est un où la vie éclate dans toute sa rudesse et sa beauté.»
Manon Guillbert, *Le journal de Montréal*

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514-525-21-70 • Télécopieur : 514-525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

Tu seras un homme, mon fils

Commençons par la fin. «*J'allais devenir un homme, je n'y tenais pas réellement.*» C'est la dernière phrase de *La Bar-mitsva de Samuel*. Le premier roman de David Fitoussi.

Ce qu'on sait de lui? Né en France dans une famille juive d'origine algérienne, il a grandi en banlieue de Paris avant d'émigrer au Québec à la fin des années 1970, vers l'âge de 10 ans... comme son héros.

Cela ne fait pas de *La Bar-mitsva de Samuel* une autobiographie classique, un simple témoignage pour autant. Loin de là. Nous sommes dans le sarcasme à outrance, la surcharge, pour ne pas dire le burlesque, par moments. Le tout se déploie sur le thème du rejet. Rejet du monde, de la société dans laquelle il vit, de ses proches, pour commencer: c'est ainsi que le jeune Samuel se définit. On le comprend, remarquez. Il n'a de place nulle part.

Personne ne se soucie de lui. Sauf son rabbin. Qui ne cesse de lui répéter que «*la bar-mitsva est le rite symbolique du passage de l'enfance au monde des adultes.*»

Impossible d'y échapper. Samuel le sait bien: «*Pour un juif, faire sa bar-mitsva, c'est un peu comme être prêtre et tripoter des petits garçons: l'un ne peut pas aller sans l'autre.*»

La Bar-mitsva de Samuel, donc. C'est le cœur du roman, et son point d'arrivée. Entre-temps, on aura vu le héros en pleine crise identitaire, existentielle et religieuse, cracher son fiel sur tout ce qui bouge.

Le portrait qu'il fait de sa mère: une névrosée, une hystérique qui passe son temps à le claquer et répugne à l'embrasser, bref «*une connasse.*» Pas religieuse pour deux sous, en plus, cette fainéante.

C'est un peu beaucoup pour l'embêter, d'ailleurs, que Samuel va se mettre à prendre le judaïsme au sérieux. Tout comme le faisait son père: fidèle habitué de la synagogue, il respectait les fêtes juives, assumait son identité, lui.

Son père: la seule personne au monde qui trouve grâce à ses yeux, dont il est fier. Parce qu'il est absent, parce qu'il lui manque? Son père, disparu de sa vie du jour au lendemain. A qui personne n'a dit que son ex-femme est partie

vivre au Canada avec leurs deux enfants et son nouveau mari...

Si Samuel lui écrivait une lettre? S'il l'invitait en secret à sa bar-mitsva?

L'idée fait son chemin dans sa tête, secrètement. Tandis qu'il réclame de manger strictement cacher et provoque les colères de sa mère.

Il projette un jour d'aller voir le mur des Lamentations... «*et de visiter les bordes de Tel-Aviv.*» Car, disons-le franchement, au-delà de la religion, le sexe est sa véritable obsession.

Il y pense tout le temps. Dans sa chambre, alors qu'il tente tant bien que mal de parfaire son hébreu. Dans le métro, où les seins des femmes ressemblent à une invitation. Et à l'école, où les petites grosses provoquent chez lui des réactions incontrôlées.

De là à passer à l'acte... il n'y a qu'un pas, qu'il tente de franchir, à ses risques et périls. Sans parler de l'accent pas du tout sexy, terrible, inesthétique, disgracieux des Québécoises, qui le rebute.

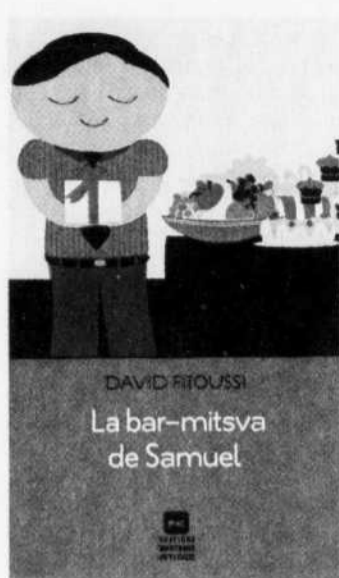
En fait, tout ce qui touche à sa terre d'adoption a tendance à lui répugner. A commencer par l'hiver québécois. Sinistre, toute cette neige, ce froid polaire: «*une vraie vie de merde.*»

Heureusement, il y a des dépanneurs, où on peut se procurer de la bière. «*Au Québec, avec six mois d'hiver sibérien, cinq mois et demi d'automne pourri et deux semaines de canicule suffocante, la bière a la vocation de carrément vous éviter la démence.*»

Quant aux valeurs québécoises, c'est à n'y rien comprendre. Le Parti québécois, la loi 101, à quoi ça rime tout ça? A faire fuir les sièges sociaux des grandes entreprises canadiennes vers Toronto. Et à empêcher un petit Français d'aller à l'école anglaise pour devenir bilingue. Adieu le grand rêve américain!

Le Québec aux Québécois, René Lévesque, tous les grands mouvements sociaux des années 1970... pouah! Les intellectuels québécois: «*des syndicalistes à grande gueule reconvertis en pessimistes.*» voilà!

C'est ainsi que Samuel voit les choses. Ou voyait. Car tout est raconté au passé. Tout ça, c'était avant. Avant qu'il fasse



sa bar-mitsva. Point d'arrivée du roman, oui.

Roman qui prend de plus en plus, au fil des pages, des allures de carnet d'observation. Qui stagne un peu par moments, soyons francs. Petite tendance à la répétition, au surlignage. Et aux détails superflus. Mais bon, ça dépend pour qui.

Chose certaine, oubliez l'action. Oubliez l'épanchement. Pas d'amour non plus, dans *La Bar-mitsva de Samuel*. Nulle part. De la méchanceté, de la cruauté, beaucoup. De la distance, surtout.

«*Le plus important, c'est que j'étais un peu absent, indifférent aux autres. C'était peut-être ça, le bonheur, tout compte fait. Qu'y a-t-il de plus aliénant que d'être dominé par ses propres émotions, bonnes ou mauvaises?*»

Vivre en retrait du monde, et de lui-même. C'est ainsi que Samuel a appris à survivre. A devenir un homme, finalement... même s'il n'y tenait pas réellement.

En passant, une suite à *La Bar-mitsva de Samuel* serait la bienvenue. Quelle sorte d'homme le héros est-il aujourd'hui, trente ans plus tard? Où vit-il, que fait-il? On aimerait bien le savoir.

Pour ce qui est de l'auteur, marié, quatre enfants, 43 ans, il vit depuis peu en Israël, nous apprend-on. A 40 kilomètres de Tel-Aviv... 40 kilomètres de Gaza, quoi!

Collaboratrice du Devoir

LA BAR-MITSVA DE SAMUEL

David Fitoussi
Éditions Marchand de feuilles
Montréal, 2009, 303 pages

ÉDITIONS

Les bureaux de l'éditeur XYZ sont en vente

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Rue Saint-Hubert à Montréal, l'immeuble qui abrite les Éditions XYZ depuis de nombreuses années est à vendre. Les bureaux seront relocalisés éventuellement chez Hurtubise HMH, nouveau propriétaire de l'entreprise.

Un des deux actionnaires de la maison, Gaétan Lévesque, n'a visiblement pas accepté de gaïeté de cœur de se séparer de sa maison. Avant Noël, sitôt la vente conclue, le cofondateur des Éditions XYZ, qui est aussi président de l'ANEL (Association des éditeurs de livres), a cessé de collaborer avec la maison reprise par Hurtubise HMH, à la différence de son collègue éditeur, André Vanasse, qui poursuit ses activités de directeur littéraire.

En décembre, la nouvelle de la vente a provoqué beaucoup de discussions dans le milieu de l'édition. Un journaliste de *La Presse*, Marie-Claude Fortin, reprochait même aux éditeurs, dans son bilan de l'année, de devoir désormais «*vendre leur âme pour survivre.*»

Un rumeur soutenue veut que Gaétan Lévesque se prépare à lancer une nouvelle maison d'édition aussitôt que possible, c'est-à-dire dès que les termes limitatifs du contrat de vente d'XYZ à HMH le lui permettront. Le principal intéressé nie tout simplement cette rumeur, qu'il balaise du revers de la main. «*Je suis pour l'instant en année sabbatique. Je m'occupe de l'ANEL et de la revue de la nouvelle XYZ dans de nouveaux bureaux. C'est tout pour l'instant.*»

La grande majorité des auteurs de la maison ont d'ailleurs prêté allégeance au nouveau propriétaire, HMH, même s'ils avaient la possibilité de se retirer.

L'écrivain Yann Martel, par la voix de son père, l'écrivain et traducteur Emile Martel, a fait savoir qu'il était «*d'une totale loyauté envers André Vanasse.*» lequel travaille désormais sous la gouverne des Éditions HMH. «*Je ne vois vraiment pas ce que Yann irait faire ailleurs.*» Lauréat du Booker Price pour son livre *Histoire de Pi*, Yann Martel travaille à une troisième mouture de son prochain livre, intitulé *Une chemise du XX^e siècle*, qui se veut à la fois un roman et un essai.

Louise Dupré laisse aussi ses livres continuer leur chemin chez

le nouveau propriétaire. «*J'ai confiance en Hervé Foulon [le patron de HMH] et je pense que le travail va se poursuivre comme avant. HMH fait un travail sérieux en littérature. Mais comme je n'ai pas de clause d'exclusivité, on verra pour l'avenir.*», explique Louise Dupré, qui travaille ces jours-ci à l'écriture d'un essai qui met en rapport l'écriture et la douleur, une idée qu'elle a eue à la suite d'une exposition vue à Berlin.

Sergio Kokis, autre auteur-vedette du catalogue XYZ, se montre pour sa part inquiet, déçu et amer. «*Je m'attendais à recevoir au moins un coup de téléphone du nouveau propriétaire, M. Foulon. Je n'ai jamais eu d'appel, explique Kokis en entrevue, mais seulement deux lettres laconiques signées par André Vanasse. Comme mes contrats me permettaient de reprendre les droits de mes titres, j'ai tout repris. J'ai deux projets en préparation et, heureusement, ils n'étaient pas prêts à être publiés cette année. J'attends donc des propositions d'éditeurs tandis que je travaille à mes livres.*»

Des clauses contractuelles particulières au contrat d'XYZ vont aussi permettre de voir les premières œuvres de Louis Hamelin reprises désormais aux Éditions du Boreal. Elles y seront publiées en format de poche.

Nouveaux départs

La première saison d'XYZ sous le chapiteau éditorial de son nouveau propriétaire, HMH, s'avère bien lancée. André Vanasse, directeur littéraire, continue de défendre pour XYZ un

programme éditorial complet, dans lequel on trouve ces jours-ci une belle surprise avec *Joies*, un roman d'Anne Guilbault salué par la critique.

Vanasse poursuit par ailleurs, avec l'aide de son fils Alexandre — à qui on doit nombre de maquettes de couvertures d'XYZ —, les activités de la revue *Lettres québécoises*. Il a conservé le contrôle entier du magazine, qu'il entend pousser désormais aussi via Internet.

XYZ, la revue de la nouvelle poursuit aussi ses activités, mais sous la seule gouverne de Gaétan Lévesque. Les nouveaux bureaux d'XYZ, la revue de la nouvelle sont situés rue Parthenais, où l'on trouve Gaétan Lévesque à l'œuvre.

Les deux anciens patrons d'XYZ ne semblent entretenir aucune acrimonie l'un envers l'autre, mais ils en sont visiblement venus à faire route dans des directions différentes. Il y a quelques mois, les deux hommes avaient déjà cédé la division anglaise de leur entreprise, XYZ Publishing, au groupe torontois Dundurn.

XYZ a été fondé en 1985 par Gaétan Lévesque et Maurice Soudeyns, rejoints plus tard par l'universitaire André Vanasse. Le nouveau propriétaire d'XYZ, Hervé Foulon, gouverne aussi la destinée des Éditions HMH, des Éditions Marcel Didier, de la Librairie du Québec à Paris et de Distribution du Nouveau Monde en Europe.

Le Devoir

EN BREF

Journée consacrée à Lévi-Strauss

L'Observatoire international de la création et des cultures musicales et le Laboratoire de recherche sur les musiques du

monde, en collaboration avec la Chaire d'ethnomusicologie, présentent une journée d'étude intitulée *Lévi-Strauss, hier et aujourd'hui*. Cette journée de réflexion aura lieu à l'Université de Montréal le 13 février à 14h. — *Le Devoir*

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Rodrigue Tremblay
Le code pour une éthique globale

Rodrigue Tremblay
Le code pour une éthique globale

296 pages, 25 dollars



NOMINATION

Jean-Michel Sivry, président des éditions Flammarion Itée, est heureux d'annoncer la nomination de Guy Gougeon à titre de directeur général de la filiale canadienne du Groupe Flammarion. Ayant œuvré depuis plus de 25 ans dans le domaine des livres scolaires et grand public, il est entré à l'emploi des éditions Flammarion Itée en 2001, d'abord comme directeur commercial, puis comme vice-président, Diffusion depuis 2004.

Dans ses nouvelles fonctions, il aura pour missions d'assurer le développement stratégique de la diffusion canadienne du Groupe, de représenter l'actionnaire Flammarion auprès du centre de distribution Socadis et de gérer l'ensemble des équipes.

Filiale de Flammarion SA, elle-même membre du Groupe RCS (Milan), les éditions Flammarion Itée importent au Québec et au Canada l'important catalogue en français de tous les éditeurs du Groupe Flammarion. Au Québec, Flammarion assure la diffusion et la distribution de plusieurs éditeurs québécois et publie des ouvrages d'intérêt général dans les domaines littéraire et pratique.

FLAMMARION GROUPE

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 20 au 26 janvier 2009

ROMAN

- 1 LES PILIERS DE LA TERRE
Ken Follett (Livres de Poche)
- 2 MILLÉNIUM T. 1, T. 2 et T. 3
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 3 ET APRÈS...
Guillaume Musso (Pocket)
- 4 PARCE QUE JE T'AIME
Guillaume Musso (Pocket)
- 5 UN MONDE SANS FIN
Ken Follett (Robert Laffont)
- 6 LES ÂMES VAGABONDES
Stephanie Meyer (Lattès)
- 7 LA 6^e CIBLE
James Patterson (Lattès)
- 8 CONFESSIONS D'UNE ACCRO DU...
Sophie Kinsella (Pocket)
- 9 MILLE MOTS D'AMOUR T. 5
Collectif (Impatiens)
- 10 LES PETITS SECRETS D'EMMA
Sophie Kinsella (Pocket)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 BARACK OBAMA, DE L'ANONYMAT À...
Time (Guy Saint-Jean)
- 2 N'ARRÊTEZ JAMAIS DE DANSER
Gordon Livingston (Marabout)
- 3 LES RÊVES DE MON PÈRE
Barack Obama (Presses de la Cité)
- 4 L'AUDACE D'ESPÉRER
Barack Obama (Presses de la Cité)
- 5 KILO CARDIO
Isabelle Huot (de l'Homme)
- 6 L'ART DES LISTES
Dominique Loreau (Marabout)
- 7 LES CARRIÈRES D'AVENIR 2009
Collectif (Jobboom)
- 8 L'ART DE LA MÉDITATION
Matthieu Ricard (Nil)
- 9 MICHELLE OBAMA, FIRST LADY
Liza Mundy (Plon)
- 10 PLAIDOYER POUR LE BONHEUR
Matthieu Ricard (Pocket)

JEUNESSE

- 1 FASCINATION T. 2: TENTATION
Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 2 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 3 LES CONTES DE BEEDLE LE BARDE
J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)
- 4 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1
Dotti Enderle (ADA)
- 5 LE ROYAUME DE LA FANTAISIE
Geronimo Stilton (Albin Michel)
- 6 LUCKY LUKE T. 3: L'HOMME DE...
Laurent Gerra / Achôé (Lucky Comics)
- 7 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE...
J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)
- 8 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 5
India Desjardins (Intouchables)
- 9 LEONS T. 12
Mario Francis (Intouchables)
- 10 SPIROU & FANTASIO T. 50: AUX...
Yann / Morvan (Dupuis)

ANGLOPHONE

- 1 ECLIPSE
Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
- 2 REVOLUTIONARY ROAD (MIT)
Richard Yates (Vintage)
- 3 PILLARS OF THE EARTH
Ken Follett (Signet)
- 4 WORLD WITHOUT END
Ken Follett (Signet)
- 5 THE ROAD
Gormac McCarthy (Vintage)
- 6 REMEMBER ME?
Sophie Kinsella (Bantam Books)
- 7 THE TALES OF BEEDLE THE BARD
J. K. Rowling (Bloomsbury)
- 8 THE APPEAL
John Grisham (Dell)
- 9 BROKEN OPEN: HOW DIFFICULT TIME
Elizabeth Lesser (Willard Books)
- 10 MARLEY & ME
John Grogan (Harper Collins)

carte-cadeau



Du plaisir à la carte

LITTÉRATURE

Les conséquences du sexe



LOUIS HAMELIN

« **W** here do the angels go to sleep / when the devil leaves his porch light on? » Dans ce blues dont les notes font des courbes dangereuses sur les draps sales de l'aube, un des plus sulfureux jamais chantés à mon avis, avec le mélange de graillon et de vieux whisky de cette voix que vous savez, Tom Waits demande aussi: « *Why are the wicked / so strong?* » Les gens mauvais le sont-ils parce qu'ils sont les plus forts ou deviennent-ils les plus forts parce qu'ils sont mauvais? Et les mauvais parents sont-ils en soi de mauvaises gens ou seulement des irresponsables? Si on naît d'un père alcoolique et d'une mère dont l'indifférence mêlée de haine confine à la cruauté, de parents qui sont de magnifiques perdants dignes de figurer dans un scénario écrit par Scott Fitzgerald et jeté au panier, une vie n'est pas assez longue pour répondre à ces questions. Mais certains essaient quand même. Et s'ils sont écrivains et qu'ils ont passé 70 ans, il se peut qu'ils s'assoient par cette calme soirée d'hiver qu'est devenue leur vie pour tenter de reprendre l'écheveau que le récit des événements d'une existence livrée livre après livre n'a pas servi à démêler. On est à la veille de la Seconde Guerre mondiale et Montréal est une ville chaude, même loin de son Red Light, du côté de la montagne, en haut de la côte, rue Sherbrooke et dans les beaux quartiers

alentour, derrière ces dignes et respectables façades de grosses maisons dont certaines abritent des cabinets d'avocats et d'autres des pensions, dont celle de l'école d'arts Sainte-Geneviève. Le soir, ça joue au bridge là-dedans, une douzaine de jeunes filles qui ont entre 15 et 18 ans, et madame Duvernoy qui prend un coup en cachette et leur enseigne le français et le maintien. Et dans la tête des adolescentes, il fait chaud à Montréal, et tempête. « *Nous avions, dans les chambres de cette vieille maison [...], de folles conversations sur le sexe. Est-ce que les vieux de plus de quarante ans le faisaient encore?* » « *Nous voyions le sexe partout.* » Quand elles se préparent à manger, elles se font des tétons de crème fouettée, un gigot qui ressemble « *à la cuisse marbrée de bleu d'un homme âgé* », servi sur un lit de flageolets d'une « *rigidité lubrique* ». Obsédées.

Le sexe veut s'insinuer par tous les pores de leur être. Il y a les deux lesbiennes dont on raconte qu'elles pissent debout comme les hommes et dont l'une possède une tête de bouledogue et exécute Chopin au piano. Il y a celle qui le fait « *depuis presque six mois* » avec un Canadien français « *mince comme un lévrier* ». Celle qui lit Lawrence et celle que le père de la narratrice a tenté de séduire. Et Moira qui se marie et qui n'est même pas enceinte! Les autres ont compris qu'elles se doivent de laisser monter les enchères. « *Nous rentrions de nos rendez-vous amoureux les lèvres et les seins douloureux...* » Pas comme, se souvient Paula, cette élève de première, au New Hampshire, « *qui avait d'énormes seins, s'offrait à tous. Elle s'appuyait après les cours contre un casier et n'importe quel garçon pouvait l'avoir.* » Evidemment à éviter, mais tout de même troublant.

Dans un avant-propos à ses mémoires, Paula Fox évoque une affiche de cinéma qui l'avait fascinée, encore fillette, trébuchée par des parents

d'emprunt entre la Grosse Pomme, Cuba et la Californie. Le film s'intitulait *Les Rapaces* et avait été tourné l'année de sa naissance. L'affiche montre Zasu Pitts, « *accroupie à moitié nue parmi des tas de pièces d'or, le visage empreint d'une expression de folle avidité, [incarnant] à mes yeux de petite fille le capitalisme américain* ». L'attitude de Fox vis-à-vis des richesses matérielles va ensuite se nuancer jusqu'à l'ambivalence. « *J'ai commencé à comprendre que l'argent était une chose complexe, que certaines personnes accumulaient pour accumuler, poussées par des forces aussi mystérieuses pour moi que celles qui poussent les termites à construire des termitières atteignant, dans certains endroits du monde, jusqu'à dix mètres de haut.* »

On voit passer dans son livre comme l'ombre jetée par ce capitalisme encore tout-puissant, mais rongé de l'intérieur: la grand-mère qui travaille comme dame de compagnie auprès de la riche héritière d'une plantation cubaine, alors que les termites de la Révolution sont déjà dans la canne à sucre; et ce père qui est le genre d'artiste du beau monde et d'écrivain de studio que les classes possédantes aiment tant chouchouter: alcoolique et raté, mais divertissant. Je ne sais si Francis Scott Fitzgerald (que la figure du père de Fox rappelle irrésistiblement, et qu'on croise d'ailleurs dans le livre) et sa Zelda ont eu des enfants, mais une chose est sûre: ils n'étaient pas faits pour ça, et l'histoire de la vie de Paul Fox est celle de cette petite fille qu'auraient pu et n'auraient jamais dû avoir Scott et Zelda. La mère est une élégante et fragile porcelaine, pleine jusqu'aux yeux de la silencieuse haine de son destin biologique incarné par Paula. Le père est séduisant, drôle, pathétique. Ils sont les jouets de leurs désirs et les vrais enfants de leur fille, laquelle, à 76 ans, régularisera enfin cette anomalie en leur insufflant à son tour la vie.

Paula Fox est une très grande écrivaine. D'une seule phrase, elle transforme une situation, retourne la réalité comme une peau. En nous faisant voir le monde différemment, elle le change de la seule manière décisive, celle qui perdure sous la forme de visions et de mythes au fond des mémoires. Ancienne sympathisante marxiste (« *L'idée — stupéfiante à l'époque — d'appliquer le principe d'égalité aux Noirs m'a attirée vers le communisme* »), Fox écrit comme un ange qui s'est réchauffé les ailes à la lanterne du diable.

Retour à Montréal. De quoi peuvent bien rêver toutes ces Cendrillon à la pantoufle brûlante? Mais du bal de Saint Andrew, voyons! D'un étudiant de première année à McGill qui embrasse bien et ne tripote pas trop. Et imaginez la salle du Ritz, ces orchidées à votre corsage, le gouverneur général, Lord Tweedsmuir en personne, prononçant un discours que nul n'écoute, comme il sied aux gouverneurs généraux. Sans oublier bien sûr les joueurs de cornemuse avec leurs kilts qui bougent « *au rythme de leurs mouvements, révélant leurs jambes fortes et leurs genoux poilus* » (obsédée!).

On fait quoi après? On se dirige tout naturellement vers la montagne au flanc ombreux, ça grimpe, on s'embrasse là-haut, la ville à nos pieds, mais on n'est pas les seuls à avoir eu cette idée, alors on renonce, on redescend pas à pas les grands escaliers en se frenchant tout du long. Paula Fox se réserve pour un marin socialiste. Elle fait bien.

Collaborateur du Devoir

PARURE D'EMPRUNT

Paula Fox
Traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas
Éditions Joëlle Losfeld
Paris, 2008, 233 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Irrésistible Vialatte

L'année 2008 marquant le 40^e anniversaire de Mai 68, il ne fallait pas s'étonner qu'on profite de l'occasion pour noter l'héritage laissé par l'événement. On n'a pas manqué de souligner les vicissitudes idéologiques de certains de ses plus chauds partisans. On a en certains cas viré casaque.

Pendant cette année 1968, Alexandre Vialatte n'a pas tellement été touché par les mouvements de révolte qui éclataient autour de lui. L'homme nouveau que l'on promettait, celui qui devait faire l'amour et non la guerre, celui qui croyait qu'il fallait interdire d'interdire, il devait le regarder avec sympathie. Pas toujours.

On a réuni les chroniques écrites cette année-là et publiées dans *La Montagne* et dans *Spectacle du Monde*. Le premier étant un quotidien de Clermont-Ferrand, l'autre un mensuel parisien. Il arrive assez fréquemment au reste à notre auteur de reprendre en les modifiant les mêmes textes. Une chronique destinée à *La Montagne* reparait quelques semaines plus tard.

Que raconte Vialatte pendant cette année troublée? Il trouve toujours qu'Allah est grand et que tel phénomène remonte à la plus haute antiquité. En somme, il ne paraît pas tellement touché. Tout juste serait-il ennuyé. Car cet homme, qui est

l'anarchie même, qui ne parvient pas à trouver intéressant le monde ordinaire et uni, a en même temps un penchant marqué pour l'ordre.

Comment serait-il possible qu'un écrivain de sa trempe, qui a l'habitude de s'interroger en s'amusant, curieux impénitent, sur les grands phénomènes de l'histoire, s'énerve à propos de jeunes gens qui se lancent des pavés à Saint-Germain?

Il s'étonne plutôt de la grandeur des continents. « *L'homme est sauvé par les continents. C'est grâce à eux qu'il peut marcher sur le sol ferme.* » Il y a aussi les fleuves. « *Que serait la Terre sans les fleuves? Les ponts fluviaux, même les plus beaux, perdraient les trois quarts de leur charme.* »

Impossible d'aimer un écrivain comme Vialatte si on n'aime pas un tant soit peu le non-sens. L'absurde lui va comme un gant. Lui, qui a connu en temps de guerre la déraison, expérience qu'il raconte dans un roman bouleversant, *Le Fidèle Berger*, ne peut témoigner de sa présence au monde qu'en en donnant une vision hallucinée.

De là la certitude que j'ai que, pour devenir un lecteur assidu et convaincu de Vialatte, il faut au préalable être doué pour la dérision. Pas n'importe laquelle. Vialatte n'a rien d'un ironiste vicieux qui ne demanderait qu'à humili-

er et rabaisser. Tout au contraire. Il serait plutôt un faux naïf. D'une intelligence d'une rare acuité, il interprète l'humanité à sa façon.

Ses chroniques hebdomadaires étaient la plupart du temps des comptes rendus de lecture. S'alimentant à même les caprices de l'édition, il entretenait ses lecteurs de tout et de rien. Le tout pouvant être le mouvement des saisons, le rien consistant en la description d'une mode passagère, comme elles le sont toutes.

« *La femme se compose essentiellement d'un chignon et d'un sac à main. C'est par le sac à main qu'elle se distingue de l'homme.* » Comment s'étonner de ce commentaire quand celui qui le formule écrit: « *On a peur d'être de trop dans une époque sublime.* »

Il y a fort à parier que Vialatte n'estimait pas qu'il vivait dans une civilisation aussi exceptionnelle, mais il n'arrêtait pas de décrire sa déroute, ses émerveillements, comme ses déconvenues.

Lire Vialatte et être convaincu, c'est entrer pour toujours dans un monde d'une extrême richesse, soutenu et propulsé par une écriture d'une rare sagacité.

Collaborateur du Devoir

1968
Alexandre Vialatte
Julliard
Paris, 2008, 335 pages

POÉSIE

Martine Audet, lame nerveuse

HUGUES CORRIVEAU

Les mots de Martine Audet découpent, lame nerveuse, sentiments et objets. C'est d'une telle exactitude et d'une telle précision qu'on n'est en rien surpris de voir l'économie de la poète qui en dit le moins possible, tout bas, au détour de l'heure ou de la saison. Cette poésie va droit au cœur du sens, piste le creux même des impressions fugaces.

Et là, elle s'attarde aux « *oiseaux* [qui] glissent avec la pluie / d'une phrase / : / leurs plaintes ouvertes / et sans abri ». La solitude est telle que le moindre soubresaut, le passage fugace de l'air tiennent lieu d'événements. Si « *les maisons ne bougent pas / : / tellement la pluie / [la] rejoint* », le regard embué sous l'averse fixe l'écoulement lent de l'heure. N'y a-t-il pas là « *des animaux* [qui] nettoient / vos de l'air? » N'y a-t-il pas « *le vent. Des branches contre la vitre. Plus tard la fumée des oiseaux?* » Y a-t-il si peu et tant à la fois pour meubler l'univers?

Ce qui capte l'attention de Martine Audet provient de ce hiatus qui s'immisce dans la lenteur du monde, qui pourrait bien la laisser dépourvue, loin de l'être aimé comme des choses tout autour. Elle reconnaît donc la matière et la norme et la prend dans ses rets pour qu'exister fasse sens. Ne nous confie-t-elle pas: « *la peur soudain prend tout / de tes fatigues immenses // et ce que tu guettes / — ce que tu as tant désiré — / se colore d'une même neige // s'abandonne / à la rature des mots* ». Ce n'est pas sans espoir, bien au contraire, c'est une forme de résistance qui saisit la vie à



bout de bras: « *parfois le poème, pour ne pas mourir, cède aux beaux jours* ».

Peut-être me suffirait-il d'écrire cette chose si simple, pour accompagner cette voix, à savoir que ce recueil est beau?

Cauchemars noirs
chez Christiane Harton

Les Poètes de brousse, gothiques s'il en est, ont trouvé chez Christiane Harton une amoureuse du sombre, des hantises hallucinées. Parfois, on croirait lire une Josée Yvon qui aurait fait une surdose de jeux vidéo. Le titre du recueil, *Petite fille brochée au ciel*, évoque d'une certaine façon la magnifique titre *La machine à broyer les petites filles* de Tonino Benacquista. Et comme le dit si bien Catherine Harton: « *rien ne nous force à désertier les cauchemars* ».

Dès le premier poème, l'auteur convoque « *des gosiers de mouette pour nous aimer / plus doucement que la mort* ». On peut souhaiter baisser plus doux, mais, hélas! tout à côté se trouve « *l'être des cadavres exquis pour qui s'achève* » [le]

linceul de cris chauffés au soleil! Du moment que la poète a « *l'usage des tombes au travers des ongles* », tout juste « *à l'intervalle des comas bestiaux* », rien de bien possible du côté de la beauté simple du monde.

Ce n'est pas toujours aussi glauque, mais ce n'est jamais joyeux. On ne fait pas dans la dentelle ici, puisque « *ça sent déjà le formol* », dans l'univers, tout autour. On aura compris qu'on ne suit pas un parcours logique, qu'il s'agit plutôt d'impressions lourdes, teintées au sang cru. Les amants sont souvent très proches de vampires décatiés, au bord de se transformer en zombies: « *ton cauchemar me soulève / lèche la cendre des draps / [...] / je ravale beaucoup de meutes de hyènes / ni tout à fait sœurs ni proies / le massacre recommence dans ta bouche* ». Culture punk tout près des mots, on ne s'étonnera pas que le recueil se termine ainsi, dans une sorte d'autodafé: « *avec des comptines pour adoucir les meurtres / je parle je ne saigne plus correctement / je parle monosyllabique / je parle des infections / je parle végétale / je parle comme on décapite des livres / à voix basse* ».

Collaborateur du Devoir

L'AMOUR DES OBJETS

Martine Audet
Éditions de l'Hexagone
coll. « L'appel des mots »
Montréal, 2009, 80 pages

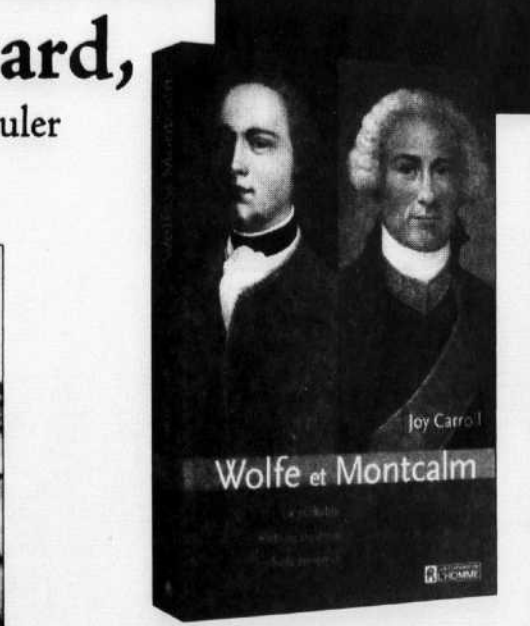
PETITE FILLE BROCHÉE
AU CIEL

Catherine Harton
Éditions Poètes de brousse
Montréal, 2008, 72 pages

250 ans plus tard,
une bataille qui fait encore couler
beaucoup d'encre...



La vérité sur la bataille
des plaines d'Abraham



« Si l'histoire ne saurait être modifiée, on peut l'éclaircir et atténuer, voire dissiper, ses zones d'ombre; c'est le but atteint par ce livre. Prenant pour prémisses qu'à cette époque la démocratie n'existait pas en Nouvelle-France, l'auteur nous transmet les événements à travers un prisme différent. »

Pierre Caron, préfacier

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media

EN BREF

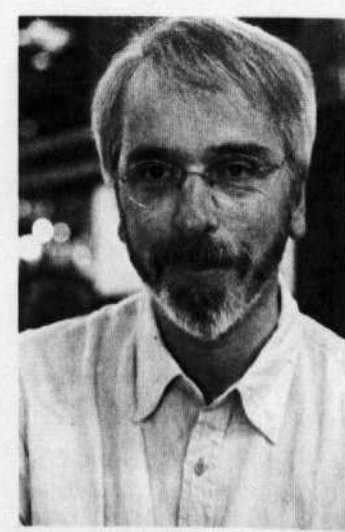
Cercle Gabriel-
García-Márquez

Pour découvrir les littératures latino-américaines et québécoises, le Cercle littéraire Gabriel-García-Márquez présente à Québec, à la bibliothèque Gabrielle-Roy, une série de rencontres animées par le journaliste Alix Renaud. Ces rencontres tentent de créer des ponts entre les littératures latino-américaines et la littérature québécoise. Quatre rencontres sont prévues au programme. Le mercredi 28 janvier, à 19h, le poète Michel Pleau amorce la série avec une conférence intitulée « *Comment la poésie m'a sauvé la vie* ». Le 25 février, l'auteur Nora Atalla propose une rencontre sur le thème « *L'écriture... pulsion ou inspiration?* ». Le 25 mars, la romancière

Hada López propose « *Pedro Libertad* ». Enfin, le 29 avril, Yves Carrier prononcera une conférence sur la littérature au Brésil sur le thème « *L'évolution de la perspective missionnaire* ». Pour information: 418 641-6788, poste 266. — *Le Devoir*

Lire par les oreilles

Lectures publiques, à Québec, à la salle Gérard-Martin de la bibliothèque Gabrielle-Roy, les jeudis 5 février, 5 mars et 2 avril à compter de 19h30. Au programme: *Le Bonheur* de Philippe Delerm, la belle folie d'Amélie Nothomb et les enquêtes de Nestor Burma par Léo Malet. Ces lectures sont proposées par l'enjouée Marie-Eve Sévigny, en collaboration avec l'Institut canadien. Au terme de chaque rencontre, l'ani-



PIERRE-FRANCK COLOMBIER AFP
Philippe Delerm

matrice propose des lectures, des films et d'autres découvertes en rapport avec le thème abordé. — *Le Devoir*

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un divorce à l'amiable

GUYLAINE MASSOUTRE

Pourquoi faudrait-il lire *La Domination* de Karine Tuil? Disons que ce septième titre suivra les précédents: tous en format de poche, ils ont suscité un engouement que ne démentira pas *La Domination*. Facilité? Elle est à l'honneur de cette écriture emballée, entraînant, intelligente et joliment assumée. Le ton, le style, la page, tout glisse. L'auteure affirme se soucier de tenir le lecteur en haleine et écrire pour lui plaire et le surprendre; bref, elle le tient coi.

La Domination a fait la une de plusieurs revues, a été sélectionné par les lycéens et par le jury du Goncourt. L'auteure gère un site Internet plein de réponses aux questions que vous voudriez lui poser: articles, entretiens, vidéo, juste assez de données personnelles et de convictions pour son autopromotion. On la dit parisienne très rive gauche, ses livres traitent presque tous d'identité juive, elle a fait des études de droit et, non, elle n'écrit pas d'autofiction.

La Domination a du chien, une verve tragico-mique. L'histoire est assez simple puisqu'il s'agit de suivre la personnalité tordue d'un médecin juif français, marié à une chrétienne, qui, après avoir renié ses origines, non seulement se tourne vers elles, mais installe sous son toit sa maîtresse juive russe, avant de quitter définitivement le pays pour Israël. Le récit est toutefois plus sophistiqué.

Questions d'identité

Dit ainsi, pourquoi lire *La Domination*? Parce que la narratrice, fille du père adultère, n'entre pas à l'aise dans la relation de conflit qu'elle dévoile. Il lui faut s'inventer une médiation, un personnage de fiction dans la fiction, qui a tout l'air de ceux de la romancière. Ainsi, l'inconscient qui guide celle-ci en création la rattrape au tournant.

Il est donc amusant, et intéressant, tant pour l'histoire que pour la manière, de suivre l'exercice qui

bat son plein avec entrain. La domination s'opère sur plusieurs plans. D'abord, à cause de ce père menteur, tricheur, inconstant, qui a changé de cap sans consulter les siens. D'où la colère jalouse, le ton agressif de la narratrice, qui envoie des piques à l'homme sorti des rangs.

Et puis, il y a la voix masculine, qui explore une autre strate de la logique des sentiments. Cette voix interroge, réfléchit, se distancie des préjugés et du milieu où les gens ont une place assignée à jamais. Là, rancœurs, manipulations, accusations de cynisme ne résistent guère. L'amour et, au-delà, la loi de l'identité dans une collectivité qui récuse les apparences, lorsque l'histoire donne un certain choix, tracent des voies déviantes. Des tangentes au bonheur.

Une double allégeance irrésolue

Un personnage d'éditeur peu scrupuleux se mêle aux événements concernant le récit. Il excite l'imaginaire, pousse le réel vers la fiction, alors que tout est déjà fiction. Comme si la société exigeait un surplus de voyeurisme, des images-chocs, voire menteuses, facilité qui décentre les vies et fait risquer au roman de donner une heure fausse.

Le regard porté sur la femme russe, nous confie-t-on en fin d'ouvrage, a été alimenté par un voyage en Israël; jouant sur la vraisemblance, l'auteure offre une solution qui n'en est peut-être pas une. Tuil y croit-elle? Dans le but de faire pencher la connaissance vers l'intérêt de ce qui devait rester caché, la mécanique fictive découvre le point de vue d'une femme qui a fait tout basculer. C'est un pas, mais la question complexe des transferts identitaires semble éludée.

On pourrait s'arrêter sur le mécanisme, celui des multiples dominations, qui à lui seul vaut bien cette histoire d'un juif déjudaïsé, assimilé, qui met la barre ailleurs. Tuil ne perd pas le nord: elle avance avec rage, gardant une distance par le tempo de sa course rapide. Entre l'histoire et les coups de théâtre, dans une ava-



La Domination, de Karine Tuil, a fait la une de plusieurs revues et a été sélectionné par les lycéens et par le jury du Goncourt.

lanche de destins brisés et de désirs brutaux, elle concocte un cocktail de manipulations, de volonté froide et de destructions. Un drame.

LA DOMINATION

Karine Tuil
Grasset
Paris, 2008, 231 pages

Collaboratrice du Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Bourbaki voit double

Avec son ton bavard et résolu ludique de bédé, *Grande plaine IV* tient la route

CHRISTIAN DESMEULES

Alexandre Bourbaki, écrivain «malheureux en amour, incompris par la critique», sert de coquille littéraire, on s'en souvient, au collectif qui avait fait paraître en 2006 chez Alto un *Traité de balistique* à la physique singulièrement déjantée. Synonyme d'exotisme long-courrier, de fausse science et d'humeur facétieuse, Bourbaki est un drôle d'oiseau.

Nicolas Dickner ayant pris congé du laboratoire pour l'occasion, Bernard Wright-Lafamme et Sébastien Trahan demeurent seuls aux commandes de *Grande plaine IV*, un roman dont le titre s'apparente à celui d'un jeu vidéo ou d'une œuvre d'art visuel.

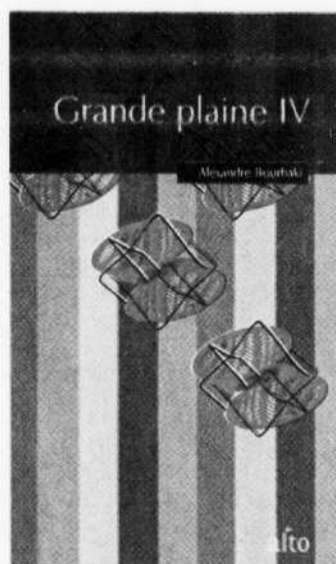
Sentant un jour le besoin pressant de s'éloigner de la ville et peut-être aussi de certains détails de sa vie qu'il préfère laisser dans l'ombre,

Alexandre Bourbaki boucle sa valise, coupe le chauffe-eau et prend la route. Accompagné de son chien, il finit par atterrir dans une chambre de motel de la petite municipalité de Mailloux, P.Q.

Nicolas Dickner ayant pris congé du laboratoire, Bernard Wright-Lafamme et Sébastien Trahan demeurent seuls aux commandes

«Je m'éloigne», dirait-il si on le questionne d'un peu trop près. Est-il le fameux Alexandre Bourbaki, auteur de ce livre-culte qu'est le déroutant *Traité de balistique*? Tout à fait. Alexandre Bourbaki, c'est lui. C'est lui, mais il n'est «pas le seul». Pour l'instant, il ne fait pas grand-chose. Il lit *Le Portrait de Dorian Gray* et *Fight Club*. «Je dessine aussi, je me promène, je voyage, je regarde les gens.»

Au cours de sa dérive, Bourbaki se lie d'amitié avec la jeune femme qui s'occupe du café Internet, ainsi qu'avec un certain Petit, commis d'épicerie lunatique, qui chatouille la muse à l'occasion et qui aurait lui-même écrit il y a deux ou trois ans, coïncidence parmi les coïncidences, un recueil de



nouvelles constitué d'«une série d'histoires où les lois de la physique étaient décomposées et reconstruites... comme un vieux grille-pain». Notamment celles d'une fille réalisant des cambriolages entropiques et d'un soldat revenu de la guerre avec une plaque dans la tête, deux des artifices du *Traité de balistique*.

Bourbaki aurait-il rencontré en Petit son *doppelgänger*, son double? Pris entre son scepticisme naturel et une curiosité

tout aussi proverbiale devant un danger potentiel, l'écrivain se devra d'admettre que de bien curieuses choses semblent se dérouler à Mailloux... La suite, dont le résumé importe peu, mêle peinture de Molinari, conspiration locale, thriller paranormal et finale en apothéose.

Avec son ton bavard et résolu ludique de bédé, un petit côté «achille-talonesque» en cavale auquel vient se fonder une atmosphère à la David Lynch, *Grande plaine IV* tient la route. Le roman souffre bien de quelques longueurs et de passages futiles qui le font parfois sonner creux, mais la belle insolence et le plaisir plus qu'évident à inventer des histoires qui imprègnent chacune des pages de Bourbaki nous font vite passer l'éponge. Il reste que ce second titre est beaucoup moins intéressant que le *Traité de balistique*. Allez savoir pourquoi.

Collaborateur du Devoir

GRANDE PLAINE IV

Alexandre Bourbaki
Alto
Québec, 2008, 272 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

La renaissance d'Anne... de la maison aux pignons verts

CAROLINE MONTPETIT

La littérature a ceci de bien qu'elle peut créer des êtres immortels. Cela semble être le cas d'Anne Shirley, de la maison aux pignons verts, née sous la plume de Lucy Maud Montgomery en 1908. Cent un ans après sa naissance donc, et malgré la mort de celle qui l'a conçue, Anne Shirley, l'héroïne de la littérature jeunesse canadienne, revient à la vie dans un nouveau titre signé cette fois de Budge Wilson.

C'est d'ailleurs à la demande de la succession de Lucy Maud Montgomery que Budge Wilson a entrepris d'ajouter un antépisode au classique qu'est *Anne... la maison aux pignons verts*. *Anne... avant la maison aux pignons verts* reprend donc l'histoire d'Anne, cette orpheline originaire de la Nouvelle-Écosse, avant qu'elle n'arrive dans sa famille adoptive de l'Île-du-Prince-Édouard, chez les Cuthbert.

En entrevue, Budge Wilson a raconté avoir longuement hésité avant de prendre la responsabilité d'écrire un passé à Anne Shirley, qui tenait déjà une place importante dans le cœur de tant de Canadiens. Mais l'hésitation n'a pas duré. L'écrivain de la Nouvelle-Écosse a déclaré avoir écrit un

chapitre par jour durant 71 jours non consécutifs, et avoir terminé l'ouvrage le jour de ses 80 ans.

L'histoire d'Anne, quant à elle, a déjà été l'objet de très nombreuses adaptations, au cinéma, en téléfilms, en dessins animés, en comédie musicale et en télé-séries dérivées. Le livre a connu, entre autres, un succès fulgurant au Japon, où il est obligatoire dans un cours sur la littérature étrangère. L'an dernier, à l'occasion du 100^e anniversaire de la publication d'*Anne... la maison aux pignons verts*, sous son titre original *Anne of Green Gables*, Bibliothèque et Archives nationales du Canada organisait une exposition sur la petite rousse des Maritimes. On y trouvait des pages manuscrites du roman de L. M. Montgomery, des lettres originales, des éditions en différentes langues, des affiches et des séquences filmées rares.

Le Devoir

ANNE... AVANT LA MAISON AUX PIGNONS VERTS

Budge Wilson
Traduit de l'anglais
par Dominique Fortier
Trécarré
Montréal, 2009, 606 pages

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

Comment je suis redevenu chrétien
(Éditions Albin Michel)

Québec
Jeudi 12 février 2009, à 19h30
Le Montmartre
1669, chemin St-Louis
Informations : 418.681.2828

CONFÉRENCES

Le commencement d'un monde Vers une modernité méritée
(Éditions du Seuil)

Montréal
Mercredi 4 février 2009, à 19h30
À l'église des Dominicains
2715, chemin de la Côte-Ste-Catherine
Informations : 514.739.3223, p. 323

Ottawa
Mardi 10 février 2009, à 19h30
Au Collège universitaire Dominicain
96, avenue Empress
Informations : 613.233.5696

Trois-Rivières
Mercredi 11 février 2009, à 19h30
À l'église Saint-James
Rue des Ursulines
Informations : 819.375.7346
Dans le cadre des Philoconférences de Trois-Rivières

Olivieri
librairie • bistro

Découvrez des centaines d'auteurs afro-américains, antillais, africains et afro-québécois qui ont marqué la littérature d'ici et d'ailleurs

Du 6 au 28 février

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

LA PASSION D'AGIR LE RÊVE DE CONSTRUIRE



Olivieri, Mémoire d'encrier et l'ELF vous convient aux différentes festivités organisées à l'occasion du Mois de l'histoire des Noirs.

Écrivains, auteurs, politiciens, musiciens, comédiens...

Découvertes, débats, causeries, ambiance...

Qui aide qui? : 17 février
Obama et moi : Reporté en raison de la venue d'Obama à Ottawa
Price-Mars : 24 février
Soirée festive : 26 février

Informations :
mandchourie@yahoo.ca
Avec le soutien de la Sodéc

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Pierre Bertrand
Le défi de vivre

Pierre Bertrand
Le défi de vivre

Liber
232 pages, 23 dollars

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Les bonnes intentions suffisent-elles?

Le sociologue Pierre Beaudet, collaborateur au journal de gauche *Alternatives*, mensuellement encarté dans *Le Devoir*, a participé très activement à l'aventure de l'extrême gauche québécoise. Dans *On a raison de se révolter. Chronique des années 70*, il porte un témoignage sans faux-fuyants sur cette expérience à la fois exaltante et douloureuse.

En 1976, ses «camarades» l'accusent de «révisionnisme», lui font un procès et exigent une «autocritique» de sa part. Sa faute? Avoir «suggéré que le marxisme n'est pas une science exacte». Beaudet, en effet, dans ce monde où n'ont de cesse les «débats écolériques» sur la «ligne juste», se réclame d'une «vision maoïste-gramscienne», féroce combatte par les purs de l'organisation En lutte et de la Ligue communiste marxiste-léniniste du Canada, qui deviendra le Parti communiste ouvrier en 1977.

Le trouble qui l'habite alors, et qu'il évoque avec sensibilité dans le prologue de cet ouvrage, est révélateur du «délire» — le terme est de Beaudet lui-même — qui a caractérisé l'extrême gauche québécoise. Le jeune militant de 26 ans n'a pas eu besoin d'adhérer au Parti libéral du Québec pour être réduit au rang de «traître». Le seul fait de se poser des questions sur la «ligne juste» a suffi à le transformer, aux yeux des purs, en ennemi de la classe ouvrière. Dans une formule saisissante qui lui a peut-être échappé, Beaudet dit de ceux qui quittent alors les rangs de l'extrême gauche qu'«ils retournent à la vie». Étaient-ils donc morts?

Ils étaient, de toute évidence, morts à l'esprit critique et à la réalité sociopolitique québécoise. «J'aime mon engagement et le déteste tout à la fois», écrit Beaudet pour résumer l'état d'esprit qui est le sien en 1976. Il l'aime parce qu'il est porteur de «l'espérance d'une révolte juste et justifiée», mais il le déteste pour son caractère illusoire et autoritaire. «Peut-on croire en notre propre propagande?», se demande le militant qui, au fil des pages de cet ouvrage, parle de «langue de bois», de «délire» et d'«influence microscopique» pour évoquer cette aventure. Nous sommes, raconte-t-il, «engoncés dans nos convictions, notre énergie débordante nous aveugle et notre désir d'autonomie entre en contradic-

tion avec des structures plus complexes. [...] En réalité, notre conception de la réalité complexe des classes est assez sommaire». Au final, ajoute-t-il, «les enfants de la révolution commencent à se dévoyer entre eux». Nous nous sommes fourvoyés, écrit Beaudet, «très souvent [mais peut-être pas tout le temps]».

L'esprit du refus
Cet accablant portrait pourrait faire croire que l'ex-gauchiste renie son engagement. Que reste-t-il de pertinent, en effet, de «ces minirévolutions culturelles qui ont humilié tant de gens, par simple plaisir», de «toutes ces provocations, tous ces affrontements inutiles», de ces «condamnations émises à l'encontre de mouvements syndicaux et populaires qui n'avançaient pas "assez vite" à notre goût», sinon la leçon que l'extrême gauche, au Québec comme dans les autres démocraties occidentales, a erré, «tant sur le fond que sur la forme»?

Ce n'est pourtant pas la conclusion principale que tire Beaudet de cette expérience. La honte et

la gêne, ressenties par d'autres acteurs de cette «brève aventure dans le radicalisme», ne sont pas pour lui, qui choisit plutôt «d'assumer son passé, avec aussi la possibilité d'exprimer un certain inconfort au souvenir de certaines actions». Rejetant la thèse du documentariste Marcel Simard (dans *Il était une fois... le Québec rouge*, 2003) selon laquelle «cette extrême gauche québécoise des années 1970 a été téléguidée par le gouvernement fédéral afin de nuire au PQ», Beaudet parle plutôt d'une «formidable école». Il y trouve «un petit diamant: le refus d'un ordre social aussi injuste qu'absurde, que nous appelons le capitalisme».

Il se réjouit donc de retrouver cet esprit dans «les radicalités contemporaines» qui animent le mouvement altermondialiste. Selon lui, ce dernier répondrait au même élan de justice, mais il aurait la sagesse d'être méfiant à l'égard des projets «tout englobants» et d'éviter «les interminables chicanes d'antan» au sujet de la «ligne juste». Il est important, écrit Beaudet, «de briser le verticalisme, le oui-chefisme» et de pouvoir «en même temps affirmer nos convictions».

Le militant a certes raison d'affirmer que le «mouvement social d'aujourd'hui» est exempt de l'autoritarisme d'hier. Cela en fait-il pour autant le lieu par excellence de l'engagement politique de gauche aujourd'hui? Son radicalisme en fait douter.



PIERRE BEAUDET
On a raison de se révolter
Chronique des années 70

écossociété

Dans le numéro d'automne 2008 de la revue *Possibles* qui porte sur l'altermondialisme, le militant anarchiste Francis Dupuis-Déri explique pourquoi il rejette la voie électorale au profit de l'approche «mouvementiste». Voter, écrit-il, «évoque l'image paradoxale de l'esclave qui se choisit un maître». Un gouvernement de gauche, de plus, donne une légitimité au système actuel, peut parfois mener des politiques de droite ou, s'il réussit quelques bons coups, endormir la révolte. Conséquemment, les anarchistes, «en attendant le Grand Soir», choisissent de ne pas voter et tentent de «faire de la politique autrement, de manière directe, [réellement] égalitaire, consensuelle».

Sous la plume d'un politologue patenté, un tel plaidoyer en faveur de la politique du pire et d'une politique «consensuelle» ne laisse pas de troubler. Dupuis-Déri se dit horrifié, en 2007, devant les succès de l'ADQ, mais il refuse de faire barrage à la droite en votant. «Si Françoise David perd par une voix à la prochaine élection, elle pourra me le reprocher», lance-t-il. La gauche québécoise a-t-elle vraiment besoin de ce radicalisme contre-productif? Amir Khadir, en tout cas, ne doit rien à ces néo-radicaux.

louisco@sympatico.ca
ON A RAISON DE SE RÉVOLTER
CHRONIQUE DES ANNÉES 70
Pierre Beaudet
Écossociété
Montréal, 2008, 248 pages

LITTÉRATURE

Le Québec, ce ciel ferronien

MICHEL LAPIERRE

Dans un inédit, un théologien improvisé écrit: «Dès que Dieu s'incarne dans l'homme pour sauver l'homme, Il se met forcément en situation de se sauver Lui-même.» En exposant cette idée en apparence saugrenue, Jacques Ferron se réfère à l'Incarnation divine dans le Christ, condamné à mourir. Selon l'écrivain, une destinée si humaine rachète Dieu qui, «parce qu'il est l'Éternel, n'est pas qualifié pour donner une explication de la mort».

Voilà une réflexion qui éclaire *Le Livre des fondations*, de Jacques Cardinal, un essai dont le sous-titre, *Incarnation et enquêbecquètement dans «Le Ciel de Québec» de Jacques Ferron*, révèle un examen très poussé de la symbolique chrétienne présente dans une œuvre encore à explorer. Elle explique un passage difficile, cité par l'exégète.

Il s'agit d'un extrait du drame de Ferron, *Les Grands Soleils*, consacré à Jean-Olivier Chénier, le héros dont la mort, à la bataille de Saint-Eustache (1837), ennoblit, malgré l'échec, le peuple opprimé du Bas-Canada: «C'est le premier peuple blanc qui cède au métissage et se lève avec le Tiers Monde!... C'est Chénier qui triomphe et avec lui le Fils contre le Père.» Autrement dit, Dieu le Fils — le Christ ressuscité — a raison de Dieu le Père.

Ferron imagine une guerre intestine et révolutionnaire au sein même de la Trinité! Il a beau se définir comme un «mécriste» qui scrute les mystères du christianisme d'un regard neutre, objectif, extérieur, il déconcerte la plupart de ses admirateurs, très souvent agnostiques. Il faut avoir le courage et l'intelligence de Cardinal pour aborder la question.

Le roman *Le Ciel de Québec* (édition originale, 1969), dont l'exégète analyse l'intrigue baroque et compliquée, met en scène des ecclésiastiques, notamment M^{re} Camille, qui représentent le côté humain et réaliste du clergé québécois de la fin des années 30. À l'opposé de l'élite religieuse guindée, perdue dans les choses abstraites, ces cœurs simples préconisent l'incarnation et l'«enquêbecquètement» de notre société.

C'est dire qu'à l'exemple de la seconde personne de la Trinité, le Christ, le Verbe fait chair, la ville de Québec et la nation québécoise tout entière doivent des-

pendre de leur ciel, royaume de l'artifice, pour embrasser les réalités concrètes, immédiates, locales. Ainsi, M^{re} Camille estime que les habitants métis du village des Chiquettes, zone défavorisée de la paroisse Saint-Magloire, près de la rivière Etchemin, méritent d'avoir leur propre paroisse.

Image du Québec dans la quotidienneté la plus colorée, la communauté marginalisée des Chiquettes, qui s'attire le mépris, doit accéder à un milieu honorable. Elle a droit à une fondation officielle, comme les autres paroisses, ces petites républiques autonomes dont l'union fera un jour la force d'un pays encore incertain.

Cette perspective ferronienne est d'autant plus prometteuse que le village des Chiquettes, d'origine amérindienne, symbolise le profond métissage culturel qui donne au Québec une originalité définitivement nord-américaine et même tiers-mondiste, donc distincte des traditions européennes. Cardinal a on ne peut mieux compris cela.

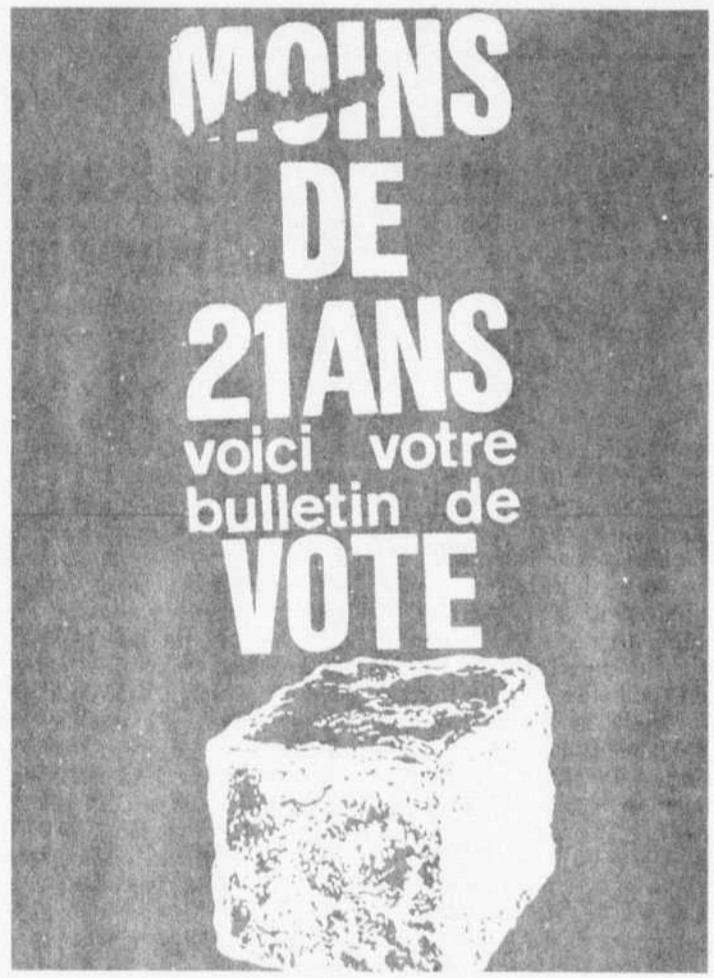
Il a vu qu'en remettant en cause l'eurocentrisme, le Québec peut s'affranchir de la domination politique d'origine anglaise et d'un joug beaucoup plus sournois: la domination culturelle de la France. Ce renversement complet des valeurs correspond pour Ferron à un bouleversement à la fois métaphysique et cosmique.

Seule l'analogie avec la lutte amoureuse, dans la Trinité, entre le Fils incarné, personne humaine, et le Père éternel, personne invisible, donne une idée de l'ampleur du séisme. Ceux qui imaginent là une réverie d'un autre âge, et ils sont légion, devraient songer à Kerouac, l'autre grand écrivain qui ne craignait pas de rapprocher d'une semence mystique les racines québécoises, chez lui plus lointaines que chez Ferron.

Lorsqu'il se souvenait de son frère Gérard, mort à neuf ans en entrevoyant le paradis de l'imaginaire catholique canadien-français, l'auteur de *Sur la route* ne pouvait que fondre le Québec dans le ciel. S'il avait connu Ferron, il ne lui aurait certes pas donné tort.

Collaborateur du Devoir

LE LIVRE DES FONDATIONS
Jacques Cardinal
XYZ
Montréal, 2008, 204 pages



Affiche contestataire de 1968

Prix des libraires du Québec 2009

LE LUNDI 11 MAI 2009 À 19H00
LION D'OR (1676, RUE ONTARIO EST À MONTREAL)
ENTRÉE GRATUITE

FINALISTES

CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS :

LE CIEL DE BAY CITY
Catherine Mavrikakis (Héliotrope)

DU BON USAGE DES ÉTOILES
Dominique Fortier (Alto)

LA MACHINE À ORGUEIL
Michel Vézina (Québec Amérique)

TOUT MACCUSE
Véronique Marcotte (Québec Amérique)

ZAKURO
Aki Shimazaki (Leméac/Actes Sud)

CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC :

LA ROUTE
Cormac McCarthy (de l'Olivier)

SYNGUÉ SABOUR (Pierre de patience)
Atiq Rahimi (P.O.L.)

SEUL LE SILENCE
R.J. Ellory (Sonatine)

TOUTE LA NUIT DEVANT NOUS
Marcus Malte (Zulma)

LE DEVOIR